

Les expériences méconnues des jeunes itinérants « à risque » : vivre et survivre

Sue-Ann MacDonald

Accompagnement des jeunes en difficulté
Numéro 70, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021164ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021164ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

MacDonald, S.-A. (2013). Les expériences méconnues des jeunes itinérants « à risque » : vivre et survivre. *Lien social et Politiques*, (70), 205–226.
<https://doi.org/10.7202/1021164ar>

Résumé de l'article

Le but de l'article est de dévoiler les représentations des notions de risque chez les jeunes itinérants. Son objectif est de contribuer à la compréhension de la notion de risque concernant un groupe qui se dépeint lui-même comme « à risque » et évoluant dans un monde et une phase de vie définis comme incertains (Galland, 1993 ; Gilbert, 2004 ; Le Breton, 2005 ; Parazelli, 1999 ; Turz, 1993). Plus précisément, la recherche sur laquelle se base l'article s'intéressait à appréhender les constructions du risque que font les jeunes de la rue eux-mêmes en lien avec leurs identités en évolution, d'autant plus que ces jeunes sont définis comme un groupe à risque. Une sociologie de la jeunesse à risque prend de l'ampleur dans la littérature et oscille entre deux pôles : victimisation et déviance. Or les expériences des jeunes sont méconnues et peu considérées hors de ce pendule. L'article tente de combler ce vide.

Les expériences méconnues des jeunes itinérants « à risque » : vivre et survivre

SUE-ANN MACDONALD

Professeure adjointe
École de service social
Université de Montréal
Montréal

LES JEUNES ITINÉRANTS : UN GROUPE JUGÉ « À RISQUE »

Les jeunes itinérants sont un groupe « à risque » parce qu'ils ont été définis comme tels de plusieurs manières. La majorité des recherches sur les jeunes itinérants illustrent qu'ils ont vécu une enfance en proie à la victimisation (abus, négligence et abandon) les poussant à fuir leur milieu et à trouver refuge dans les rues (Baron, 2003a; Cauce *et al.*, 2000; Gaetz, 2004; Gaetz et O'Grady, 2002; Gilbert, 2004; Karabanow *et al.*, 2005; Karabanow, 2004; Kurtz *et al.*, 1991; Mounier et Andujo, 2003; Public Health Agency of Canada, 2006). De plus, les mauvaises pratiques d'éducation et les relations parent/enfant difficiles (DiPaolo, 1999; Gilbert, 2004; Stefanidis *et al.*, 1992; Whitbeck *et al.*, 1999; Whitbeck et Simons, 1990), l'éclatement, l'instabilité et la recomposition des familles (Bearsley-Smith, 2008; Bellot, 2001; Caputo, 1997; Jones, 1997; Laird, 2007) sont des facteurs de risque qui placent ces jeunes dans des positions plus probables d'itinérance, de victimisation et d'engagement dans des activités déviantes (Baron *et al.*, 2007; Whitbeck *et al.*, 1999). Certains auteurs soulignent que ces facteurs et fissures fournissent un puissant mélange et un « terrain d'entraînement » pour la délinquance (Baron *et al.*, 2007; Whitbeck *et al.*, 1997) ainsi que des conditions favorables à la victimisation (Boivin *et al.*, 2005; Cauce *et al.*, 2000; Gaetz, 2004; Hoyt *et al.*, 1999; Hwang, 2000; Roy *et al.*, 2004).

Bien que les jeunes représentent un tiers de la population canadienne des sans-abris (Laird, 2007), ils sont les moins susceptibles de demander de l'aide et de compter sur les services d'urgence (Gaetz, 2004, 2009; Karabanow, 2004), qui se trouvent pourtant être les terrains de la plupart des recherches menées sur ce public. Au lieu de recourir aux ressources, ils dépendent largement des réseaux sociaux informels pour survivre (Tyler et Melander, 2011). Bien qu'ils soient considérés comme extrêmement vulnérables (Nickerson *et al.*, 2004) et que leurs comportements soient fortement stigmatisés (Benoit *et al.*, 2007), ces

jeunes restent un groupe très peu étudié (Bradley, 1997 ; Kraus *et al.*, 2001 ; Marshall *et al.*, 2008). Il existe un manque de connaissances, en particulier de connaissances longitudinales, sur les expériences subjectives des jeunes itinérants (Aubry, 2008 ; Aubry *et al.*, 2007 ; Benoit *et al.*, 2007 ; Kidd, 2006 ; Tyler, 2008 ; Whitbeck *et al.*, 1999), notamment en ce qui concerne leurs conceptions des risques associés à leur mode de vie. Cette étude commence par combler cette lacune en explorant la façon dont les jeunes itinérants conceptualisent le risque dans leur vie quotidienne.

Le risque est dans l'air du temps de la société moderne et il est emblématique de la préoccupation de la société envers la sécurité (Furedi, 2006). L'essence même du risque n'est pas que quelque chose de mauvais *s'est passé*, mais plutôt que quelque chose *peut arriver* (Adam et van Loon, 2000). L'image des jeunes itinérants vivant dans les rues rappelle le risque : les rues évoquent la peur, le danger, la victimisation et la déviance. Une perception d'anarchie omniprésente y est associée. Les multiples représentations de manque de respect des lois mises en évidence par des bilans sur la prostitution, la mendicité, les vols, le *squeegie*, la violence, la consommation de drogues, les pratiques anticonformistes, etc., (Baron, 2003a, 2003b ; Baron *et al.*, 2007 ; Gaetz, 2004 ; Karabanow, 2004) envahissent la littérature et donnent de la crédibilité à une conception de la rue comme lieu dans lequel les jeunes ne devraient pas se trouver. Cette culture de la peur, en ce qui concerne le risque, affecte la façon dont les jeunes itinérants sont compris et représentés. Cela magnifie les notions de vulnérabilité et de fragilité à cause de leur jeune âge et de leur statut social marginalisé. En outre, cette culture de peur développée dans la littérature et souvent exploitée dans les médias tend à homogénéiser et à réduire les expériences de cette catégorie de jeunes. La construction de cette population « à risque », même s'il n'y a pas de consensus sur ce que « à risque » signifie (Furedi, 2006), couplée avec l'idée que les rues sont risquées, dangereuses et favorisent l'engagement dans des activités à « haut risque », impliquent que ces jeunes soient différents ou déficients et nécessitent une intervention par l'intermédiaire d'une protection ou d'une surveillance (Bellot, 2001 ; Sharland, 2006).

Le but du présent article est de diffuser les résultats d'un projet de recherche qui s'intéressait aux représentations des notions de risque chez les jeunes itinérants. Dans la recherche ici décrite, le concept de risque intègre l'idée des opportunités et des prises de risque, au lieu d'être défini de manière stricte comme « un mal éventuel » (Bernstein, 1996 ; Fox, 1999). Ancrée dans une perspective double du constructionnisme social (Berger et Luckman, 1966) et de l'interactionnisme symbolique (Blumer, 1986), cette recherche a permis de saisir comment les jeunes définissent leur capacité à estimer, à gérer, à éviter ou à prendre des risques devant les obstacles et les moyens de survie tels que les systèmes de services sociaux, de santé, de logement, les liens d'amitié et les liens familiaux.

L'utilisation d'une perspective longitudinale a permis de suivre comment la construction identitaire des jeunes observés a influencé leurs perceptions du risque et leurs pratiques de débrouillardise. En outre, cette étude a illustré comment les constructions identitaires et les cadres théoriques du risque sont étroitement liés, comment ils agissent et interagissent les uns avec les autres et comment ils transforment continûment les notions de risque.

Le présent article est voulu comme une réponse au schéma binaire simpliste d'expériences de victime/déviant, sur lequel les caractéristiques¹ de ce public sont établies. Ce schéma suggère que la sociologie du risque a largement supplanté la sociologie de la déviance et de la victimisation, et que ces deux catégories continuent à servir de pôles auxquels sont rattachées les différentes formes de risque. En effet, la littérature sur les jeunes itinérants tend à positionner les expériences de rue comme des marqueurs de victimisation et de déviance (prostitution, violence, vol, consommation, trouble de santé mentale, etc.). Traitant des principaux concernés comme des objets passifs, ces catégories dites « objectives » sont construites à partir des conceptualisations des chercheurs et de leur position sociale, alors que leur posture morale et leurs présomptions sont peu souvent dévoilées. Or, cette sociologie du risque, qui homogénéise des expériences complexes et ignore toute autre réalité, sert de base aux catégories conceptuelles des discours et des savoirs des experts. L'absence de participation et de collaboration des jeunes dans la définition de leurs expériences rend ces cadres de représentation du risque partiels, en particulier en ce qui concerne l'identité. L'impact de l'identité sur les cadres du risque est peu considéré, bien que celui-ci soit tout sauf absent des discours (Tulloch et Lupton, 2003). Ainsi, alors que le risque est omniprésent dans les discours englobant la population des jeunes itinérants, l'intangibilité des risques associés à leur mode de vie implique nécessairement que toute connaissance produite sur cette réalité dépende de l'interprétation de celui qui la regarde et de celui qui la vit. Le présent article vise à éclairer cette zone d'ombre conceptuelle et empirique en examinant l'interaction entre les cadres de définition du risque et l'identité des acteurs, ainsi qu'en posant un regard sur des expériences complexes et résilientes de jeunes itinérants.

LA PRISE DE RISQUE DANS LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DES JEUNES ITINÉRANTS

Une caractéristique principale de la société occidentale contemporaine est l'importance primordiale qu'elle accorde à l'évitement des risques – qu'ils soient assimilés à un danger ou à la prise de risque – en adoptant un culte de la sécurité. Bien que nous vivions à une époque où la sécurité est sans précédent

1. Accentuation et analyse de l'auteur.

(Furedi, 2006), la diabolisation des risques fournit une boussole morale dans la régulation des comportements considérés comme étant « à risque », « dangereux » et « polluants » (Douglas, 1985). L'adolescence a été présentée comme un moment de prise de risques et d'expérimentation, et elle se heurte aux normes dominantes de la « sécurité à tout prix » (Colombo, 2008). Alors que les discours dominants des experts ont qualifié les rues de dangereuses et risquées, donc endroits qui ne sont pas sans danger pour les rassemblements de jeunes², d'autres ont émis l'hypothèse que les rues sont également des espaces hautement symboliques de danger et d'excitation (Bellot, 2001 ; Colombo, 2008 ; Parazelli, 2002). Conceptualiser les rues comme un lieu d'expérimentation et de découverte de soi en raison des risques qu'elles représentent va bien au-delà de la dichotomie réductrice victimisation/déviance.

Des études anthropologiques ont attribué le penchant des jeunes pour la prise de risque à un rite de passage obligatoire (Jeffrey, 2005 ; Le Breton, 1991, 2003), en raison de l'absence, à notre époque contemporaine, de rite traditionnel de passage à l'âge adulte (d'Allondans, 2005). En ce sens, le test ritualisé et ses limites symbolisent le recours à des conduites de risque pour se sentir « vivant », un besoin auparavant comblé par les rites de passage collectifs (d'Allondans, 2005 ; Jeffrey, 2005 ; Le Breton, 2005, 2003, 1991). Une approche du risque axée sur la « sécurité à tout prix » (Colombo, 2008 ; Furedi, 2006) tend à isoler et à éloigner les jeunes de leurs aînés, et à nier, de toute évidence, l'une des dimensions essentielles de l'adolescence, soit la prise de risques, la recherche de sensations fortes et l'évaluation de ses limites (Hall, 1904 ; Turz, 1993). Cet article se préoccupe de ces tensions en étendant et en approfondissant les analyses de risques et d'identité.

En s'appuyant sur une étude ethnographique longitudinale auprès des jeunes itinérants en milieu urbain dans une grande ville canadienne, la contribution majeure de cet article est d'offrir une réponse phénoménologique plus complexe en capturant les cadres de risques des jeunes itinérants dans leur vie de tous les jours. Nous avons pris la décision de nous baser sur une notion de risque plus large, évoquant une période pendant laquelle la prise de risques était conceptualisée comme pouvant apporter des bénéfices (symbolisés par de bonnes opportunités), ou des maux (symbolisés par de mauvaises opportunités) (Bernstein, 1996 ; Fox, 1999). Dans ce sens, une notion de risque plus vaste permet de sortir de la diabolisation du risque et de mieux refléter les expériences des jeunes en situation de rue. Alors que certaines grandes théories sociales du risque (Beck, 1996, 1995, 1992 ; Douglas, 1992, 1985, 1969 ; Foucault, 1991) *ont tendance à expliquer le risque de manière plus macrosociologique*, elles ne permettent pas d'approfondir la compréhension des expériences individuelles

2. Comme cela est examiné et décrit dans l'introduction.

lors de la négociation des risques (Lupton, 1999a), en particulier en ce qui concerne l'interaction avec l'identité (Tulloch et Lupton, 2003). Bien que diverses approches conceptualisent le risque différemment, plusieurs voient le risque comme un concept culturel, social et politique fondamental, qui nous domine et nous préoccupe, tel un danger potentiel. Ces approches abordent les réactions à ces menaces de manière uniforme et linéaire, dans une rationalité d'«*homo prudens*», d'acteur doué de raison (Kemshall, 2010). Cet article propose plutôt un ancrage empirique dans la façon dont les individus négocient les risques dans leur vie quotidienne, singulière et complexe.

En effet, l'article appréhende la construction de l'identité comme quelque chose de provisoire, de continu et de complexe, qui n'a pas de but ni de quête spécifique (Erikson, 1968 ; Hall, 1904). Cette construction de l'identité s'appuie sur les théories de l'expérimentation et de la découverte de soi, en se rapportant plus particulièrement à la perception, à la prise de risques et à la gestion des risques. Elle recourt aux aspects de la théorie de l'identité de Bajoit (2003, 2000, 1999), basée sur trois dimensions entrelacées: l'identité engagée, soit l'identité réelle en cours de construction et perçue par l'individu ; l'identité assignée, qui renvoie à l'expérience de son identité à travers ses relations sociales ; et, enfin, l'identité désirée, qui réfère à la personne que l'on espère devenir (Bajoit, 2003, 2000, 1999). La théorie de l'identité de Bajoit souligne les différentes sphères d'interaction: la vision que quelqu'un a de lui-même dans un certain temps et lieu ; la façon dont quelqu'un est perçu par les autres et comment cela influence la perception de soi. Une telle conceptualisation de l'identité s'est avérée particulièrement appropriée dans le cadre de cet article pour comprendre la construction du risque chez les jeunes. De façon complémentaire, la recherche de Lucchini (1996) démontre comment les jeunes de la rue, à travers différentes sphères ou «domaines» de vie (économie formelle ou informelle, logement, école, vie familiale et activités dans la rue), expérimentent diverses facettes des rôles qu'ils jouent et développent, en conséquence, des identités multiples et nuancées. Cette prise en compte de la complexité illustre comment les grandes théories du risque proposées semblent défailtantes sur les plans empirique et individuel de l'expérience. En ajoutant des concepts identitaires aux notions de risque, il devient alors possible d'approfondir notre compréhension du risque dans l'interprétation du quotidien et aussi de valoriser les jeunes comme acteurs de leur vie, en sortant d'une orientation réductionniste qui les considère comme des objets de recherche passifs et appauvris.

UNE RECHERCHE ETHNOGRAPHIQUE LONGITUDINALE AVEC DES JEUNES FAISANT L'EXPÉRIENCE DE L'ITINÉRANCE

Une approche ethnographique privilégiant une épistémologie ancrée dans les expériences des jeunes a été préconisée pour embrasser des notions du risque

plus complexes que celles ancrées dans des explications réductionnistes de victimisation et de déviance. En jumelant le constructionnisme social avec l'interactionnisme symbolique, le but était de sortir des stéréotypes associés aux jeunes et de les reconnaître comme des acteurs de leur propre vie. Le constructionnisme social développé par Berger et Luckman (1966 : 13) propose la réalité comme une construction sociale, et la sociologie de la connaissance comme devant étudier cette construction, rechercher la manière dont la réalité est construite. En complément, l'interactionnisme symbolique de Blumer (1986) reconnaît la subjectivité de l'acteur au lieu de le considérer comme un objet de recherche.

Visant une coproduction des connaissances en collaborant avec des jeunes afin de contextualiser leurs compréhensions des risques dans les contextes où ils se trouvent, cette recherche souhaitait ainsi accéder aux interprétations qu'ils font de leurs propres expériences en construction et de leur identité multiple. Une méthode longitudinale impliquant le suivi de dix-huit jeunes sur une période d'un à quatre ans a permis de déconstruire leurs trajectoires et de complexifier leurs expériences et leurs prises de décisions. Cette approche a permis d'alimenter un champ de connaissances souvent négligé, alors que les expériences de ces jeunes sont fréquemment instrumentalisées, catégorisées entre victimisation et déviance, à la lumière de méthodes et d'analyses basées sur des collectes ponctuelles. La construction de relations avec les participants sur une longue période de temps fut un effort délibéré pour déplacer la nature de la production de connaissances et, ainsi, saisir la complexité ontologique de l'expérience des jeunes. Cela a également servi à déconstruire les conceptualisations relatives aux catégories dites « à risque », souvent imposées par les chercheurs et reproduites dans les discours des experts. Préconiser une définition large du risque permet de faire ressortir les nuances et les subtilités du quotidien de ces jeunes.

L'étude a utilisé l'observation participante et des techniques d'entrevue informelle pour recueillir des données pertinentes, en s'engageant dans l'établissement de relations avec un échantillon de jeunes. Selon Schnapper (2011 : 3-4), « les spécialistes de méthodologie distinguent les différentes formes de participation selon le degré d'implication du chercheur dans le groupe social qu'il entend étudier : il peut participer de manière « périphérique », « active » ou « complète » ; il peut adopter son rôle ouvertement (*overt*) ou avancer dissimulé ou masqué (*covert*). » Dans ce cas-ci, j'étais déjà familière avec le milieu à titre d'intervenante pendant plusieurs années avant le démarrage de la recherche. J'ai donc assumé ouvertement mon double rôle, celui d'intervenante et celui de chercheuse. L'observation participante m'a permis d'aller à la rencontre des jeunes et de bâtir un lien de confiance avec eux pour me donner accès à leurs connaissances. Le but de cette méthode consistait, d'une part, à découvrir de façon plus intime un monde distinct de celui du chercheur, et ce d'une façon informelle et engageante par l'intermédiaire de l'observation, et, d'autre part, à

avoir une participation plus active en échangeant avec eux au cours des rencontres spontanées (Schensul *et al.*, 1999).

La reproduction de leurs discours était basée sur les notes de terrain prises directement après des entretiens et des observations, ou pendant des entrevues non directives. Les observations et les entrevues avaient lieu dans plusieurs milieux différents, à l'intérieur ou à l'extérieur d'organismes qui desservent les jeunes itinérants, en suivant certains d'entre eux et en les observant dans leurs activités quotidiennes, seuls ou à plusieurs, ou encore en les invitant à manger. De ces notes de terrain préliminaires, soit des observations ou des entretiens, nous avons procédé, après la sortie du terrain, à la construction de notes plus complètes. Le plus souvent possible, les verbatims étaient rédigés *in situ* ou directement après les séances de terrain afin de capter l'essence de la signification de l'interprétation des acteurs. Dans les résultats qui suivent, seront présentées certaines reconstructions de leurs propos issus des entretiens où la prise de notes était possible, alors que des mots-clés évoqués par les participants seront mis à contribution en référence aux échanges et aux observations où la prise de notes n'était pas possible.

En tant que travailleuse sociale dans une équipe communautaire au service des jeunes itinérants pendant près d'une décennie, j'étais bien intégrée pour recruter des participants qu'il aurait été difficile de rencontrer autrement. Mon but était de « suivre » quinze jeunes itinérants pendant une à plusieurs années. Les critères de sélection pour le projet étaient les suivants : les participants devaient avoir entre seize et dix-sept ans au début de l'étude ; être émancipés (juridiquement indépendants et ne nécessitant pas de consentement parental pour participer à l'étude) ; parler l'anglais ou le français ; et être itinérants (dormir dans des abris, faire du *couch-surfing*³, dormir « à la dure », ou être logés marginalement) ; permettre au chercheur de les observer, de leur parler et de rester en contact avec eux au cours de la période de recherche.

La collecte des données a commencé en décembre 2006 et s'est poursuivie jusqu'au début de 2010. L'accès aux participants et le recrutement initial ont eu lieu dans quatre agences qui desservent les jeunes itinérants à Ottawa (Canada). En tout, dix-huit jeunes ont participé à l'étude. La majorité des participants étaient des jeunes femmes (12) et un tiers étaient des jeunes hommes (6). Les participants venaient pour la plupart de la région d'Ottawa ou des régions environnantes. Environ la moitié des participants avaient été élevés dans des foyers de groupe, des familles d'accueil ou des familles élargies, ou sortaient de centres de détention pour jeunes, la plupart ayant traversé un mélange de modes de garde de substitution. Dix jeunes sont entrés dans la vie itinérante directement depuis leur famille d'origine et ne sortaient pas d'un mode de garde

3. Dormir temporairement chez des amis.

de substitution. Tous les participants ont connu une instabilité de logement, et une grande proportion vivaient dans la rue ou dans des abris d'urgence. Certains jeunes ont été observés régulièrement : on a eu avec eux des entretiens et des temps d'échanges au moins une fois par semaine, sinon plusieurs fois par semaine. D'autres ont été rencontrés à seulement quelques reprises au cours de l'étude, même si les occasions d'observation étaient les mêmes. La période de familiarisation avec chaque participant se déroulait différemment, mais débutait par une discussion au sujet des risques qui sont présents. Ces échanges étaient certainement contaminés par la chercheuse, qui décrivait son intérêt pour le risque au sens large, en incorporant des concepts de hasard et d'opportunité. De cette manière, des thèmes émergents ont été tirés de leurs récits et de leurs expériences au jour le jour, et les analyses se sont laissées influencer par la conception du risque de la chercheuse qui, en donnant un sens large au concept de risque, visait à honorer la complexité des vécus des participants et à sortir de la banalisation de leurs expériences.

PRENDRE DES RISQUES POUR « VIVRE SA VIE »

Les jeunes ont caractérisé leur vie itinérante de façons très différentes, de dangereuse et excitante à ennuyeuse, et ces observations ont évolué au fil du temps pour chaque personne. Ces perceptions affectaient tous les types de risques qu'ils prenaient. L'ennui était souvent l'élément déclencheur de la prise de risque volontaire, comme essayer des drogues, dormir dehors ou voyager dans tout le pays. Plusieurs jeunes ont révélé que la rue n'était pas plus dangereuse que les situations qu'ils ont quittées, mais que le contexte des dangers (degré de dangerosité?) était tout à fait différent. Alors que les jeunes décrivaient des situations familiales violentes et chaotiques, les dangers de la rue semblaient plus aléatoires. Les jeunes s'inquiétaient d'être volés ou agressés au hasard, mais décrivaient cela comme faisant partie de la vie itinérante. Ils ont aussi partagé des histoires sensationnalistes, lesquelles, dans une certaine mesure, semblaient glorifier la vie itinérante. Les participants ont souvent formulé ces expériences comme des rites de passage, acceptant la « façon dont les choses sont » dans la rue. Certains risques ont été perçus comme des occasions susceptibles de créer l'excitation et d'expérimenter des modes de vie différents, comme dormir dehors ou faire du stop. Les jeunes ont souvent décrit la prise de risques comme l'exercice d'une certaine autonomie et la mise en place d'un pouvoir personnel sur leur vie et leur quête d'identité, chose qui aurait été incompréhensible dans leur vie antérieure.

Plusieurs participants ont révélé que l'une des raisons pour lesquelles ils ont été attirés par la vie itinérante était l'excitation et l'imprévisibilité, à savoir les risques que la vie de rue représentait. Ils estiment également qu'ils ont plus de contrôle sur leur vie itinérante que sur leur vie passée. Certains ont révélé que

l'attirance de la vie itinérante se faisait précisément parce leur vie antérieure était régie par des règles contraignantes et souvent ennuyeuses, et parce qu'ils sentaient qu'il y avait des attentes dans la vie soi-disant « normale », alors qu'eux-mêmes ne s'estimaient pas normaux. Deux histoires illustrent le lien entre le risque et l'identité, et éclairent la façon dont les discours professionnels (« savants ») du risque sont en contradiction avec le vécu des jeunes itinérants.

Ingrid⁴ révèle qu'elle avait été attirée par la vie itinérante parce qu'elle vivait dans une maison familiale, dans une petite ville étouffante et qu'elle voulait « vivre la vie ». Cette explication rappelle le point de vue anthropologique sur la prise de risques proposé par d'Allondans (2005), Jeffrey (2005) et Le Breton (1991, 2003), c'est-à-dire : prendre des risques pour se sentir vivant dans une quête de liberté et d'excitation, ce qui représentait une notion centrale dans les récits des participants.

Ingrid avait 17 ans au début de l'étude et provenait d'une communauté francophone à l'extérieur d'Ottawa. Dès l'âge de 12 ans, elle a été à plusieurs reprises chassée de la maison familiale les fins de semaine, pour n'avoir pas respecté les règles de ses parents (par exemple être à la maison pour le couvre-feu ou revenir de l'école à l'heure) et se faisait appeler, en plaisantant, la « guerrière du week-end ».

J'ai commencé à venir au centre-ville les fins de semaine quand j'avais 12 ans, j'étais une vraie guerrière du week-end. Mes parents me mettaient dehors parce que je ne les écoutais pas, ou que je ne rentrais pas à la maison pour le couvre-feu, ni ne revenais de l'école à l'heure. Je faisais du stop jusqu'au centre-ville les fins de semaine avec mon sac à dos « Barbie », plein de crack et de coke à vendre. J'ai commencé à prendre de la drogue, mais je ne me suis jamais fait prendre parce que je restais à l'extérieur les fins de semaine, sous les ponts et dans les parcs, avec des amis plus âgés que je m'étais faits et qui me fournissaient.

Après une à deux années de cette vie passagère, elle fait le saut pour la vie itinérante à temps plein. Elle a admis que vivre cette vie « ne lui paraissait pas risqué à l'époque » et que même si elle a « vu de la merde folle » et pense qu'elle « devrait être morte », elle a répondu à ces prises de conscience : « J'ai aimé et j'aime toujours être dans la rue. J'aime la vie. » Alors qu'elle vivait dans la rue depuis quatre ans, un événement tragique – l'assassinat de son petit ami – l'a amenée soudainement à transformer ses idées du risque et de la vie itinérante. Elle a décidé de s'installer dans son premier appartement. Cependant, après quelques mois de vie surpeuplée où son appartement était devenu un « *crash pad* »⁵ pour ses amis et un abri pour la consommation de drogues, elle a été

4. Des pseudonymes seront employés.

5. Un lieu, souvent un appartement, qui devient un espace de rassemblement pour dormir et consommer.

expulsée. Elle a rompu ses relations avec ses amis itinérants et est retournée vers la maison familiale. Pendant cette période, Ingrid a diminué sa consommation de morphine et a arrêté de consommer pendant plusieurs mois. La monotonie de la vie avec ses parents, le fait d'être déconnectée de la vie itinérante, en particulier l'abstinence de consommation de drogues et la participation à un «travail ennuyeux», ont déclenché son retour à la vie itinérante. Au milieu de l'étude, elle a réalisé à quel point «la vie» lui manquait. «Même maintenant, il me manque la liberté d'être dans la rue avec mon sac à dos et être capable de partir à tout moment, à Montréal ou dans l'Ouest... Maintenant, j'ai des responsabilités.» Elle a admis que «le pire, c'est que je veux juste tout abandonner et revenir en arrière».

La capsule d'Ingrid démontre la nature changeante de la perception du risque qui informe sur sa conscience du risque. En réfléchissant sur sa vie plus jeune et itinérante, elle a réalisé quelques-uns des dangers qui rôdaient. Des événements importants de sa vie, comme l'assassinat de son petit ami sous le pont où ils dormaient, a aiguisé sa perception des risques. À la fin de l'étude, sa nostalgie de la liberté, de l'excitation, le manque de responsabilités – à savoir les conceptualisations normatives de vivre une vie «normale» – et son envie de consommer de la drogue sont devenus trop grands, et elle est retournée vers la vie itinérante.

J'ai besoin de sortir de cette petite ville. Je fais la même merde tous les jours. Je sens que je deviens folle, mais le bon côté, c'est que je fais de l'argent décentement. ... La vie est tellement ennuyeuse. Je travaille de 8 h à 18 h. «La vie» et la liberté de choisir de me lever et de m'en aller quand l'envie me prend me manquent.

Alors que sa conscience du danger avait grandi et que ses perceptions du risque avaient changé en réponse à cette prise de conscience, elle était toujours attirée par la vie itinérante et la consommation de drogues. Sa compréhension de sa propre identité a également subi plusieurs transformations. Au début, son identité assignée (la personne que ses parents voulaient qu'elle soit) était en conflit avec son identité désirée (celle qu'elle souhaitait devenir). Elle a expérimenté cette identité désirée et l'a fusionnée avec son identité engagée (utilisation de drogues et jeunesse itinérante libre). Elle a ensuite quitté les rues et a poursuivi une vie «plus normale, ennuyeuse». Mais cette identité engagée est à nouveau entrée en conflit avec son identité désirée et, à nouveau, retour à la vie itinérante, expérimentations et absence de responsabilités. En tant que telles, les perceptions des risques ne sont pas toujours les plus rationnelles et sont fortement encadrées par les constructions identitaires. L'histoire d'Ingrid est celle d'une rechute, du fait de contracter l'hépatite C, de la violence et de la pauvreté. Choisir de vivre ce style de vie malgré ses conséquences néfastes n'est donc pas toujours lucide. Ne pas être contraint par des responsabilités, être capable de prendre des décisions sur un coup de tête, dormir dehors, faire du stop avec

des amis et consommer de la drogue ont été des expériences communes pour plus d'une moitié des participants et représentaient les côtés passionnants et expérimentaux de la vie itinérante. Ces côtés passionnants ne sont pas considérés comme dangereux pour la plupart et ils ont été intégrés dans les notions d'identité.

Un autre participant, Shane, a fait écho à d'Ingrid dans sa quête de liberté. Il aimait sauter dans des trains et voyager dans tout le pays. « Je peux faire ce que je veux, quand je veux, où je veux. » Il n'a jamais séjourné dans les refuges parce qu'il n'avait pas confiance en ces lieux : « Tout le monde est trop occupé à arnaquer tout le monde. Je préfère dormir dehors avec les personnes en qui j'ai confiance. » Le choix de dormir dehors avec des amis et de voyager dans tout le pays représentait une opportunité. Ces jeunes ont adopté un certain mode de vie qu'ils pensent être fondé sur la liberté, l'excitation et la capacité d'expérimenter différentes façons de vivre et différentes facettes de leur identité. Les résultats du travail de Parazelli (1999, 1997) vont dans le même sens et avancent que les rues constituent un lieu de socialisation marginalisée et un forum de « recomposition identitaire » qui permet d'expérimenter des rôles différents dans la construction de leur identité.

L'expérience de Luc, pour sa part, met en relief cette recherche de l'expérimentation et de la découverte de soi. Luc a été expulsé du domicile familial par sa mère, car il préférerait s'habiller en femme et qu'elle ne pouvait supporter sa transsexualité. Luc avait 17 ans et avait souvent séjourné dans un refuge pour jeunes, mais avait également participé activement à une recherche de logement. Au cours des trois ans de participation à la recherche, il a changé de conditions de logement, en passant des appartements privés et subventionnés aux abris et aux nuits à la belle étoile. Il a assisté à un programme d'études secondaires à temps partiel. Luc a décrit sa famille comme étant très « conservatrice » – illustrée par la profession de son père qui est ingénieur – et a déclaré qu'il se considérait comme un « fils de pute taré » qui aimait « faire paniquer les gens ». Luc a révélé que son identité engagée est très liée à son identification avec des activités non conformistes et « déviantes ». Le soir, il se lançait dans des « missions pour semer la pagaille » et est devenu un « petit bâtard », détruisant les biens publics dans les parcs (tables de pique-nique, par exemple), s'accrochant à des feux de circulation, volant des vélos et faisant des graffitis. Il a affirmé sans équivoque sa « rébellion contre l'autorité, l'amour de l'anarchie totale et la haine de la normalité ».

Paradoxalement, Luc a expliqué que l'un des risques les plus importants auxquels il faisait face dans la rue a été la honte d'être identifié en tant que jeune itinérant : « Tous ces enculés de juges conservateurs qui vous disent de trouver un emploi, que vous êtes un sale clodo. » Alors que Luc se dépeint lui-même comme un déviant, un preneur de risques malicieux et qu'il déclare qu'il prend de plus grands risques avec le temps, il reconnaît qu'il y a une limite

aux types de risques qu'il est prêt à prendre. Par exemple, il a fait le choix conscient de cesser de s'injecter de la drogue en raison de son impact négatif sur sa santé mentale, en déclarant qu'il était devenu trop suicidaire quand il utilisait des drogues par injection. Il rêvait aussi de l'avenir et pensait poursuivre une carrière en tant qu'ingénieur. Alors qu'il se présentait comme un preneur de risques, il n'était pas entièrement « insouciant », bien que ce soit l'idée qu'il voulait donner de lui.

Il y avait diverses significations derrière sa perception des risques, qui était complexe et en constante évolution et qui a également été constituée de manière interactionnelle : une matrice qui conjugue tensions et interactions entre ses identités engagée, affectée et désirée. Par exemple, sa perception que l'un des plus grands risques auxquels sont confrontés les jeunes est la honte qu'ils ressentent en « public », l'a poussé à s'engager davantage dans des activités déviantes, pris dans sa construction de lui-même comme « différent », mélangeant alors ses identités engagée et affectée. Toutefois, son désir d'exercer une profession comme celle de son père, formant ainsi une partie de son identité désirée, correspondait également aux souhaits que ses parents avaient pour lui, au sujet desquels il devait se rebeller et avec lesquels il a eu des difficultés à se réconcilier. Alors que Luc s'est lancé dans la vie itinérante pour les possibilités d'expérimentation et de non-conformité qu'elle présente, il perçoit l'un de ses plus grands risques comme étant le jugement qui est rattaché à cette image qu'il est pourtant désireux de projeter. Ce paradoxe de vouloir être considéré comme un espiègle non conforme et preneur de risques est à double tranchant. Alors qu'il veut projeter cette image de « l'anarchie totale », il perçoit aussi l'un de ses plus grands risques comme étant la stigmatisation qui est associée au fait d'être identifié comme un jeune itinérant (identité assignée). Bien qu'il veuille être jugé différemment, il a aussi, dans une certaine mesure, envie de rentrer dans ce stéréotype, en soulignant ses « missions de semer la pagaille » et en se qualifiant lui-même de « petit bâtard » (identité engagée).

Il est important de noter que Luc ne considère pas ses actes malicieux comme étant nocifs, mais plutôt comme déviants. Ces actes font partie de sa conception positive du risque. Les connotations négatives du risque sont étroitement liées à la stigmatisation et à la dépendance aux drogues. Ce qui complique la situation, c'est la violence et les menaces de violence, l'obtention et l'utilisation de drogues, et, pour certains, l'engagement dans des actes « déviants », qui se superposent pour créer des éléments de danger et d'excitation qui ont touché et parfois encouragé les jeunes à prendre des risques et qui étaient souvent liés à l'identité qu'ils voulaient projeter. Des histoires à sensations relatives à l'expérimentation et à la prise de risques ont souvent été partagées de façon un peu « folklorique » entre jeunes itinérants, afin de transcender parfois les véritables dangers qu'ils percevaient, de raviver les montées d'adrénaline ou de prouver

leur férocité, créant ainsi des expériences communes, pour se donner un sentiment d'appartenance.

L'histoire de Luc, par exemple, met en évidence les éléments sensationnels des activités à risque élevé, ceux d'une génération en quête de risques et d'adrénaline ainsi que de son penchant pour les activités à risque, afin de sentir qu'il existe, qu'il est vivant et qu'il n'est « pas normal » (identité assignée). Le tag⁶ de Luc – « pas réel » – est emblématique de ce sentiment, expliquant que « tout est une blague ». Ceci symbolise, encore une fois, les connaissances anthropologiques relatives à la jeunesse, en utilisant des conduites à risque afin de se sentir « vivant », en l'absence de rites de passage traditionnels (Jeffrey, 2005 ; Le Breton, 2003, 1991) et, ce faisant, en se rebellant contre les notions conservatrices de la « sécurité à tout prix » (Furedi, 2006). Pour les preneurs de risques plus actifs qui ont participé à cette étude – un peu plus de la moitié de l'échantillon, proportion qui a changé et diminué au cours de l'étude – les rues représentaient un terrain de jeu et de diverses possibilités d'évasion, en plus de représenter une double réalité, détestée par Luc : « conservatisme et normalité ». Ses actes de non-conformité et son engagement dans la prise active de risques symbolisent le rejet de son passé et des représentations de sa famille, à savoir « conservatrice, BCBG et professionnelle ». Il vit pour la course, l'excitation et le danger des opportunités que la rue peut lui fournir, intimement liées, d'ailleurs, à la construction de son identité.

Les récits des jeunes sur leurs identités changeantes ont également été fortement ancrés dans leur histoire d'enfance, dans la perception de leur famille, ainsi que dans l'impact que ces constructions avaient sur leur identité, qui oscillait entre acceptation et rejet. Certains jeunes ont accepté leur mode de vie itinérant comme des actes du destin, c'est-à-dire comme des impératifs biologiques, en raison de la situation de précarité que leurs parents, qui faisaient dans certains cas usage de drogues, avaient vécue, ou de parents qui connaissaient encore l'itinérance. Par exemple, Tyler se considérait comme un arnaqueur et un toxicomane : « Ma mère est une toxicomane et je le suis aussi. Je le sais. » Tandis que d'autres ont rejeté ces types de constats et se sont plutôt ralliés contre ceux-ci, en faisant des choix différents de ceux de leurs parents, pour se distancer de leurs influences. Shane a dit : « Ma mère est toujours dans des relations abusives, donc je choisis de ne pas l'être. Je ne battraï jamais une femme. » Se détacher et rejeter ses relations avec sa famille a été, pour beaucoup, un acte d'autopréservation et de résilience, qui les a également informés de leur perception du risque et des choix qu'ils ont faits dans la rue, tout en construisant leur identité. Ces expériences d'identité étaient en constante évolution : maillage, interactions et coexistence avec les différents

6. Sa signature en graffiti

aspects de l'identité engagée, assignée et désirée, le tout ayant eu un impact direct sur leurs cadres de référence et leurs pratiques du risque.

DE L'IMAGE DE VICTIMES ET DE DÉVIANTS À CELLE DE SURVIVANTS ET DE PRENEURS DE RISQUES

Il est important de souligner d'autres dimensions de l'expérience des jeunes itinérants, rarement mises en avant, celles de l'adaptabilité et de la créativité, englobées dans un cadre de survie. Ce sont des notions qui, souvent, nécessitent de prendre des risques. Prendre des risques est un élément commun de l'expérience des jeunes itinérants, que cela soit compris comme un besoin d'adolescent – ce qu'illustrent les théories sociologiques, psychologiques et anthropologiques sur l'adolescence – ou en raison de contraintes structurelles – examinées dans d'autres écrits comme des obstacles à l'accès au logement et au marché du travail. Les possibilités de la vie itinérante, conceptualisées comme étant contributives à la prise de risques, ont été exposées par plus de la moitié du groupe en tant que justification à leur vie itinérante. Ces jeunes ont indiqué qu'ils estimaient avoir plus de contrôle sur leur vie et, finalement, plus de pouvoir, dans les rues que dans leur vie antérieure. Ils ont également évoqué des sentiments d'aliénation, de solitude, d'ennui et de contraintes, qui ont déclenché leur arrivée dans la vie itinérante et dans l'expérimentation de la rue. En ce sens, l'absence de rites de passage traditionnels (d'Allondans, 2005 ; Jeffrey, 2005 ; Le Breton, 2005) et le test ritualisé de ses limites semblent avoir une importance particulière, à la fois individuellement et structurellement. L'examen de cette absence de rite et l'intégration éventuelle de mesures culturellement appropriées et de structures sociales pour remédier à cette lacune peuvent être des moyens utiles pour répondre à cette absence, au lieu de nier son existence et de tenter d'empêcher l'apparition de l'adolescence, comme le souligne Parazelli (1999).

La trahison, l'abandon et le sentiment de contrainte rencontrés dans la famille étaient des thèmes récurrents et forts. Beaucoup de jeunes ont décrit s'être toujours sentis « différents » des membres de leur famille. Que les jeunes se soient identifiés comme étant « le bouc émissaire » de la famille, la cible de l'intimidation du groupe ou le puissant voleur de rue, ils ont raconté leur histoire à la lumière d'expériences difficiles de survie et de la mise en place de réponses créatives aux obstacles. Alors que certains jeunes ont fait ressortir les rôles dans lesquels ils se sentaient victimes ou déviants, il ne s'agissait pas là de descriptions uniformes de leur identité, mais plutôt de figures attachées à certains aspects ou à certains rôles issus de leur récit. Dans certains cas, ils se considéraient comme déviants (par exemple dans le cas de Tyler lorsqu'il usait d'arnaques pour survivre), ou comme protecteurs (lors de la protection de sa petite amie contre le harcèlement sexuel), ou encore comme preneurs de risques. Les identités étaient constamment en cours d'expérimentation, elles se déplaçaient, ouvertes à de

nouvelles expériences et parfois façonnées à la lumière de nouvelles responsabilités, par exemple celle de devenir parent. Ces rôles et ces aspects de leur identité mouvante affectaient tous les types de décisions qu'ils avaient à prendre face aux menaces ou aux opportunités et, notamment, aux risques. Cependant, il est intéressant de noter que plusieurs jeunes ont révélé qu'ils étaient conscients de l'image qu'ils projetaient et, dans ce contexte, qu'ils se considéraient comme des personnes créatives et adaptables, dépassant les notions de survie.

Certains participants ont également raconté les histoires des rôles puissants et importants qu'ils ont joués dans les rues, tout en reconnaissant que parfois ils occupent la place de l'opresseur. En fait, certains jeunes ont nommé d'autres jeunes comme étant leurs principales sources d'oppression et de risques dans les rues. Ainsi, les jeunes étaient tout à fait conscients des multiples rôles qu'ils ont joués et projetés pour accroître leur stabilité, diminuer les conséquences juridiques d'une participation criminelle, obtenir des services et des ressources dont ils ont besoin ou démarrer un processus de désengagement de la vie itinérante. Ces notions vont à l'encontre du discours du jeune passif et « à risque », à moitié abruti, qui les positionne comme victimes ou déviants. Il démontre que les jeunes réfléchissent sur leurs contraintes et sur leurs options, qu'ils sont très conscients de la stigmatisation et des représentations sociales, et qu'ils savent quand et comment manipuler afin de survivre.

Les jeunes ont expérimenté la vie de rue à partir de leurs propres idées et ils ont démontré des sentiments de contrôle et de pouvoir sur les contextes dans lesquels ils se trouvaient. S'engager dans différentes formes de travail, en particulier dans l'économie informelle – comme la vente de drogues ou d'autres produits illicites, la mendicité, le *squeegee* et la sollicitation sexuelle – a permis aux jeunes d'expérimenter des rôles différents et a donné à plusieurs le sentiment d'un certain contrôle et d'un pouvoir sur leur propre vie. Tout cela, toutefois, dans une arène de choix souvent contraints : pensons seulement aux obstacles structurels que sont les accès au marché du travail et au logement. La plupart des jeunes ont estimé que leur identité se décalait en fonction des différents rôles qu'ils avaient à jouer, dans certains contextes, afin de satisfaire leurs besoins, par exemple, mentir pour entretenir des relations avec des fournisseurs de services ou avec la famille. Dans la plupart des cas, il s'agissait le plus souvent d'histoires de survie. Se faisant l'écho des conclusions du travail de Lucchini (1996), la preuve que les jeunes se glissent dans des rôles différents et des « domaines » (e. g. école, famille, travail, rue) variés et qu'ils ont traversé les frontières entre soi et l'autre, était évidente dans leur récit. Les conceptualisations relatives à des frontières nettes et rigides de Soi et de l'Autre, comme cela a été théorisé (Douglas, 1992, 1985, 1969), ne pouvaient être entièrement prises en charge alors que les jeunes se déplaçaient entre différents domaines. En effet, les frontières étaient plus modestes et imprécises et dépendaient beaucoup

du genre d'activités auxquelles les jeunes avaient participé, du genre d'identité qu'ils voulaient projeter et du contexte de leurs relations.

L'une des implications et des contributions centrales de cette étude est que la conceptualisation du risque est très intégrée à la manière dont nous percevons, à comment nous pensons que nous sommes perçus par les autres et à qui nous voulons devenir. L'utilisation de la théorie tripartite (1999, 2000, 2003) de Bajoit sur la construction identitaire permet une meilleure compréhension de la relation entre la perception des participants quant au risque et leurs constructions identitaires. Cette nature dynamique de la construction identitaire souligne la nature changeante et évolutive de la perception et de la gestion du risque. Les jugements sur les risques étaient intuitifs, organiques, ancrés dans les idées des jeunes au sujet d'eux-mêmes, des autres, de leur histoire, et affectés par des dangers et des opportunités localisées. Ce constat va à l'encontre des idées exposées dans la thèse de la société du risque (Beck, 1996, 1992). En effet, la construction des risques a été non seulement incluse dans le « qui » les jeunes perçoivent et désirent être, mais également dans le « quoi », relatif au contexte local. Les événements importants dans la vie des jeunes ont aussi profondément transformé leurs notions du risque. Ces bifurcations ont considérablement modifié leur trajectoire et leurs pratiques du risque. Pour certaines, les grossesses non désirées ou imprévues les ont forcées à modifier radicalement leurs comportements et leur mode de vie, par exemple, trouver un logement ou arrêter la consommation. La violence liée à la vie itinérante, la mauvaise santé, la grossesse et l'avortement étaient aussi des catalyseurs. Ces expériences ont poussé les jeunes à envisager les risques (dangers et opportunités) inhérents à la poursuite de la vie itinérante. Pour certains, il y a eu une prise de conscience à propos des instabilités et des ruptures face à leur vie actuelle. Cela a abouti à des changements, et ces changements ont grandement affecté leurs idées sur l'identité, sur leur capacité à agir et sur la responsabilité.

MIEUX COMPRENDRE L'EXPÉRIENCE DU RISQUE DU POINT DU VUE DES JEUNES

Becker (1963 : 17) remarque que l'adolescence a posé certains problèmes en ce qui concerne les règles sociales, les normes et la responsabilité : « Les adolescents se retrouvent entourés par des règles sur des questions qui ont été posées par des personnes plus âgées et plus stables. Cela est considéré comme légitime, puisque les jeunes ne sont ni assez sages ni assez responsables pour établir des règles appropriées d'eux-mêmes. » Au lieu du stéréotype commun qui imprègne la littérature adolescente et qui considère les jeunes comme impulsifs, rebelles et retardés sur le plan cognitif, cette étude a révélé que les jeunes sont aussi réfléchis par rapport à leur vie, leur identité et leurs relations avec les autres et qu'ils sont très conscients de la stigmatisation sociale. En effet, leurs conceptions sont

plus riches, plus profondes et plus nuancées que ce qui est suggéré dans la littérature sur les jeunes «à risque».

Cette démarche visait à sortir de l'essentialisme et de la caricature en ce qui a trait au vécu des jeunes, décrit dans la littérature comme des expériences constitutives de victimisation ou de déviance. Les jeunes ont parlé des risques qu'ils prenaient et ils sont bien conscients des conséquences. Ils n'ont pas caractérisé leurs expériences dans les registres de la victimisation ou de la déviance, mais plutôt comme étant des expériences nuisibles ou excitantes, ou encore pour tester et forger leur caractère. Alors que certains jeunes se décrivent eux-mêmes comme «responsables», d'autres ont voulu projeter une image de la désinhibition : «de fils de pute taré» (Luc) ; de «guerrier» (Ingrid) ; de «survivant» (Tyler). Peut-être était-ce dans un effort de résistance à l'idée à la mode de la «sécurité à tout prix». La plupart du temps, les jeunes se considèrent eux-mêmes comme des survivants débrouillards et créatifs, qui ne sont pas nécessairement passifs, mais qui pratiquent une résistance active à ceux qui ont essayé d'exercer une autorité sur eux (famille, instances, police, autres jeunes). Alors que plusieurs ont décrit les risques qu'ils ont pris comme étant nécessaires à leur survie, leurs réponses à ces expériences illustrent leur créativité, leur adaptabilité et leur résilience, qui leur ont permis de découvrir des choses sur eux-mêmes et sur ce qu'ils souhaitent devenir. Cela contribuant, par la suite, à modifier leurs perceptions futures du risque et de leurs pratiques.

RÉSUMÉ | ABSTRACT

Le but de l'article est de dévoiler les représentations des notions de risque chez les jeunes itinérants. Son objectif est de contribuer à la compréhension de la notion de risque concernant un groupe qui se dépeint lui-même comme «à risque» et évoluant dans un monde et une phase de vie définis comme incertains (Galland, 1993 ; Gilbert, 2004 ; Le Breton, 2005 ; Parazelli, 1999 ; Turz, 1993). Plus précisément, la recherche sur laquelle se base l'article s'intéressait à appréhender les constructions du risque que font les jeunes de la rue eux-mêmes en lien avec leurs identités en évolution, d'autant plus que ces jeunes sont définis comme un groupe à risque. Une sociologie de la jeunesse à risque prend de l'ampleur dans la littérature et oscille entre deux pôles : victimisation et déviance. Or les expériences des jeunes sont méconnues et peu considérées hors de ce pendule. L'article tente de combler ce vide.

The goal of this article is to explore conceptualizations of risk among homeless youth. It offers a wider lens into notions of risk by exploring more complex and nuanced understandings from their point of view and in conjunction with the evolution of their identities. This article argues that a sociology of risk has arisen in the literature to describe and categorize homeless youth's experiences, and oscillates between two poles : victimization and deviance. However, while homeless youth have been identified as «at-risk» due to their young age, their marginalized status and the uncertain times in which we live (Galland, 1993 ; Gilbert, 2004 ; LeBreton, 2005 ;

Parazelli, 1999; Turz, 1993), little is known about how youth perceive, negotiate and respond to risk in their everyday lives. This article is an attempt to respond to these unknowns.

R É F É R E N C E S B I B L I O G R A P H I Q U E S

- ADAM, Barbara et Joost VAN LOON. 2000. «Introduction : Repositioning Risk. The Challenge for Social Theory», dans Barbara ADAM, Ulrich BECK et Joost VAN LOON (dir.). *The Risk Society and Beyond*. London, Sage : 1-32.
- AUBRY, Tim, Fran KLODAWSKY, Rebecca NEMIROFF, Sarah BIRNIE et Cristina BONETTA. 2007. *Panel study on persons who are homeless in Ottawa : phase 2 results*. Ottawa, Rapport de recherche, Université d'Ottawa, Centre de recherche sur les services éducatifs et communautaires.
- AUBRY, Tim. 2008. *Homelessness, victimization and crime : knowledge and actionable recommendations*. Ottawa, Rapport de recherche, Université d'Ottawa, Institute for the Prevention of Crime.
- BAJOIT, Guy. 1999. «Notes sur la construction de l'identité personnelle», *Recherches sociologiques*, 2 : 69-84.
- BAJOIT, Guy. 2000. «Qu'est-ce que la socialisation ?», dans Guy BAJOIT, Françoise DIGNEFFE, Jean-Marie JASPARD et Quentin NOLLET DE BRAUWERE (dir.). *Jeunesse et société : la socialisation des jeunes dans un monde en mutation*. Bruxelles, DeBoeck Université : 19-43.
- BAJOIT, Guy. 2003. *Le changement social : approche sociologique*. Paris, Armand Colin.
- BARON, Stephen W. 2003a. «Street youth violence and victimization», *Trauma, Violence & Abuse*, 4, 1 : 22-44.
- BARON, Stephen W. 2003b. «Self-control, social consequences, and criminal behaviour : street youth and the general theory of crime», *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 40, 4 : 403-425.
- BARON, Stephen W., David R. FORDE et Leslie W. KENNEDY. 2007. «Disputatiousness, aggressiveness, and victimization among street youths», *Youth Violence and Juvenile Justice*, 5 : 411-425.
- BEARSLEY-SMITH, Cate A., Lyndal M. BOND, Lyn LITTLEFIELD et Lyndal R. THOMAS. 2008. «The psychosocial profile of adolescent risk of homelessness», *European Child & Adolescent Psychiatry*, 17, 4 : 226-234.
- BECK, Ulrich. 1992. *Risk Society : Towards a New Modernity*. London, Sage.
- BECK, Ulrich. 1995. *Ecological Politics in an Age of Risk*. Cambridge, Polity Press.
- BECK, Ulrich. 1996. «Risk Society and the Provident State», dans Scott LASH, Bronislaw SZERSZYNSKI et Brian WYNNE (dir.). *Risk, Environment and Modernity : Towards a New Ecology*. London, Sage : 27-43.
- BECKER, Howard Saul. 1963. *Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance*. New York, The Free Press.
- BERGER, Peter L. et Thomas LUCKMAN. 1966. *The Social Construction of Reality : A Treatise in the Sociology of Knowledge*. London, Penguin Publishing.
- BELLOT, Céline. 2001. *Le monde social de la rue : expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*. Thèse présentée à la Faculté des études supérieures, philosophie doctor en criminologie. Montréal, Université de Montréal.

- BENOIT, Cecilia M., Mikael JANSSON et Murray ANDERSON. 2007. «Understanding Health Disparities Among Female Street Youth», dans Bonnie J. Ross LEADBEATER et Niobe WAY (dir.). *Urban Girls Revisited: Building Strengths*. New York, New York University Press : 321-337.
- BERNSTEIN, Peter L. 1996. *Against the Gods: The Remarkable Story of Risk*. New York, John Wiley & Sons.
- BLUMER, Herbert. 1986. *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*. Berkeley, University of California Press.
- BOIVIN, Jean-François, Élise ROY, Nancy HALEY et Guillaume GALBAUD du FORT. 2005. «The health of street youth», *Canadian Journal of Public Health*, 96, 6 : 432-437.
- BRADLEY, Jon. 1997. *Stress, Social Support and Adjustment*. New York, Garland Publishing.
- CAPUTO, Tullio, Richard WEILER et Jim ANDERSON. 1997. «The street lifestyle study». HEALTH CANADA, Office of Alcohol, Drugs and Dependency Issues, Ottawa : 1-61.
- CAUCE, Ana Mari, Matthew PARADISE, Joshua Aaron GINZLER, Lara EMBRY, Charles J. MORGAN, Yvette LOHR et Jim THEOFELIS. 2000. «The characteristics and mental health of homeless adolescents: age and gender differences», *Journal of Emotional and Behavioural Disorders*, 8, 4 : 230-239.
- COLOMBO, Annamaria. 2008. *La reconnaissance: un enjeu pour la sortie de la rue des jeunes à Montréal*. Thèse présentée à la Faculté des études supérieures, philosophiæ doctor en études urbaines. Montréal, Université du Québec à Montréal.
- d'ALLONDANS, Thierry Goguel. 2005. «Des rites de passage aux passages sans rite : anthropologie de l'adolescence», dans Denis JEFFREY, David Le BRETON et Joseph Josy LÉVY (dir.). *Jeunesse à risque, rite et passage*. Québec, Les Presses de l'Université Laval : 35-44.
- DIPAOLLO, Michael. 1999. *The Impact of Multiple Childhood Trauma on Homeless Runaway Adolescents*. New York, Garland Publishing.
- DOUGLAS, Mary. 1969. *Purity and Danger: An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*. London, Routledge and Kegan Paul.
- DOUGLAS, Mary. 1985. *Risk Acceptability According to the Social Sciences*. New York, Russell Sage Foundation.
- DOUGLAS, Mary. 1992. *Risk and Blame: Essays in Cultural Theory*. London, Routledge.
- ERIKSON, Erik H. 1968. *Identity: Youth and crisis*. New York, W.W. Norton and Company.
- EWALD, François. 1991. «Insurance and Risk», dans Graham BURCHELL, Colin GORDON et Peter MILLER (dir.). *The Foucault Effect: Studies in Governmentality*. Chicago, University of Chicago Press : 197-210.
- FOUCAULT, Michel. 1991. «Governmentality», dans Graham BURCHELL, Colin GORDON et Peter MILLER (dir.). *The Foucault Effect: Studies in Governmentality*. Chicago, University of Chicago Press : 87-104.
- FOX, Nick. 1999. «Postmodern Reflections on "Risks", "Hazards" and Life Choices», dans Deborah LUPTON (dir.). *Risk and Sociocultural Theory: New Directions and Perspectives*. Cambridge, Cambridge University Press : 12-33.
- FUREDÍ, Frank. 2006. *Culture of Fear Revisited: Risk-taking and the Morality of Low Expectation*. London, Continuum.

- GAETZ, Stephen et Bill O'GRADY. 2002. «Making money: Exploring the economy of young homeless workers», *Work, Employment and Society*, 16, 3 : 433-456.
- GAETZ, Stephen. 2004. «Safe streets for whom? Homeless youth, social exclusion, and criminal victimization», *Canadian Journal of Criminology and Criminal Justice*, 46, 4 : 423-455.
- GAETZ, Stephen. 2009. «Whose safety counts? Street youth, social exclusion, and criminal victimization», dans David HULCHANSKI, Philippa CAMPSIE, Shirley CHAU, Stephen HWANG et Emily PARADIS (dir.). *Finding Home: Policy Options for Addressing Homelessness in Canada*. Toronto Cities Centre, University of Toronto : 1-23.
- GALLAND, Olivier. 1993. «Adolescence et post-adolescence : La prolongation de la jeunesse», dans Anne TURZ, Yves SOUTEYRAND et L. Rachid SALMI (dir.). *Adolescence et risque*. Paris, Syros : 29-40.
- GILBERT, Sophie. 2004. *L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : Une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes*. Thèse de doctorat en psychologie. Montréal, Université du Québec à Montréal.
- HALL, G. Stanley. 1904. *Adolescence: Its Psychology and its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion, and Education (Vols. I & II)*. New York, D., Appleton et Co.
- HOYT, Dan R., Kimberly RYAN et Ana Mari CAUCE. 1999. «Personal victimization in a high-risk environment : homeless and runaway adolescents», *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 36, 4 : 371-392.
- HWANG, Stephen W. 2000. «Mortality among men using homeless shelters in Toronto, Ontario», *Journal of the American Medical Association*, 283 : 2152-2157.
- JEFFREY, Denis. 2005. «Conduites à risque et rites de passage à l'adolescence», dans Denis JEFFREY, David LE BRETON et Joseph Josy LÉVY (dir.). *Jeunesse à risque, rite et passage*. Québec, Les Presses de l'Université Laval : 45-56.
- JONES, Gillian. 1997. «Youth Homelessness and the "Underclass"», dans Robert MACDONALD (dir.). *Youth, the "Underclass" and Social Exclusion*. London, Routledge : 96-112.
- KARABANOW, Jeff. 2004. *Being Young and Homeless: Understanding How Youth Enter and Exit Street Life*. New York, Peter Lang Publishing.
- KARABANOW, Jeff, Philip CLEMENT, Alexa CARSON et Katie CRANE. 2005. «Getting Off the Street: Exploring Strategies Used by Canadian Youth to Exit Street Life», dans *National Homelessness Initiative*. Youth Justice Renewal Fund, Department of Justice Canada, and Nova Scotia Department of Health : 1-265.
- KEMSHALL, Hazel. 2010. «Risk rationalities in contemporary social work policy and practice», *British Journal of Social Work*, 40 : 1247-1262.
- KIDD, Sean A. 2006. «Factors precipitating suicidality among homeless youth : A quantitative follow-up», *Youth & Society*, 37, 4 : 393-422.
- KRAUS, Deborah, Margaret EBERLE et Luba SERGE. 2001. «Environmental Scan on Youth Homelessness : Final Report», *Canadian Mortgage And Housing Corporation*. Government of Canada : 1-81.
- KURTZ, P. David, Gail L. KURTZ et Sara V. JARVIS. 1991. «Problems of maltreated runaway youth», *Adolescence*, 26 : 544-555.

- LAIRD, Gordon. 2007. «Homelessness in a Growth Economy: Canada's 21st Century Paradox». A Report for the Sheldon Chumir Foundation for Ethics in Leadership. Calgary, Sheldon Chumir Foundations for Ethics in Leadership: 1-97.
- LE BRETON, David. 1991. *Passions du risque*. Paris, Éditions Métailié.
- LE BRETON, David (dir.). 2003. *L'adolescence à risque*. Paris, Hachette littératures.
- LE BRETON, David. 2005. «Approche anthropologique des conduites à risque des jeunes», dans Denis JEFFREY, David Le BRETON et Joseph Josy LÉVY (dir.). *Jeunesse à risque, rite et passage*. Québec, Les Presses de l'Université Laval: 17-34.
- LUCCHINI, Riccardo. 1996. *Sociologie de la survie: l'enfant dans la rue*. Paris, Presses universitaires de France.
- LUPTON, Deborah. 1999a. *Risk*. London, Routledge.
- LUPTON, Deborah. 1999b. *Risk and Sociocultural Theory: New Directions and Perspectives*. Cambridge, Cambridge University Press.
- MARSHALL, Brandon D. L., Thomas KERR, Chris LIVINGSTONE, Kathy LI, Julio S. G. MONTANER et Evan WOOD. 2008. «High prevalence of HIV infection among homeless and street-involved Aboriginal youth in a Canadian setting», *Harm Reduction Journal*, 5: 35.
- MOUNIER, Carrie et Estela ANDUJO. 2003. «Defensive functioning of homeless youth in relation to experiences of child maltreatment and cumulative victimization», *Child Abuse & Neglect*, 27: 1187-1204.
- NICKERSON, Amanda B., Frank SALAMONE, Jennifer L. BROOKS et Sarah A. COLBY. 2004. «Promising approaches to strength-building and family-centered practices: Applications to residential treatment», *Residential Treatment for Children and Youth*, 22: 1-18.
- PARAZELLI, Michel. 1997. *Pratiques de «socialisation marginalisée» et espace urbain: le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*. Thèse de doctorat en études urbaines. Montréal, Université du Québec à Montréal.
- PARAZELLI, Michel. 1999. «Prévenir l'adolescence?», dans Madeleine GAUTHIER et Jean-François GUILLAUME (dir.). *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval: 55-74.
- PARAZELLI, Michel. 2002. *La Rue Attractive: Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- PUBLIC HEALTH AGENCY OF CANADA. 2006. *Street Youth in Canada: Findings from Enhanced Surveillance of Canadian Street Youth, 1999-2003*.
- ROY, Élise, Nancy HALEY, Pascale LECLERC, Lyne CÉDRAS, Lucie BLAIS et Jean-François BOIVIN. 2004. «Drug injection among street youths in Montreal: Predictors of initiation», *Journal of Urban Health*, 80, 1: 92-105.
- SCHENSUL, Stephen L., SCHENSUL, Jean J., et LECOMPTE, Margaret D. 1999. *Essential Ethnographic Methods*. New York: Altamira.
- SCHNAPPER, Dominique. 2011. «L'expérience-enquête au Conseil constitutionnel», *Sociologie*, 3, 2: 295-309.
- SHARLAND, Elaine. 2006. «Young people, risk taking and risk making: Some thoughts for social work», *British Journal of Social Work*, 36: 247-265.
- STEFANIDIS, Nikolaos, Julia PENNBRIDGE, Richard G. MACKENZIE et Karl POTTHARST. 1992. «Runaway and homeless youth: The effects of attachment history on stabilization», *American Journal of Orthopsychiatry*, 62, 3: 442-446.

-
- TULLOCH, John et Deborah LUPTON. 2003. *Risk and Everyday Life*. London, Sage.
- TURZ, Anne. 1993. «Des diverses approches du risque à l'adolescence», dans Anne TURZ, Yves SOUTEYRAND et L. Rachid SALMI (dir.). *Adolescence et risque*. Paris, Syros : 135-149.
- TYLER, Kimberly A. 2008. «Social network characteristics and risky sexual and drug related behaviours among homeless young adults», *Social Science Research*, 37 : 673-685.
- TYLER, Kimberly A. et Lisa A. MELANDER. 2011. «A qualitative study of the formation and composition of social networks among homeless youth», *Journal of Research on Adolescence*, 21, 4 : 802-817.
- WHITBECK, Les B., Danny R. HOYT et Kevin A. ACKLEY. 1997. «Abusive family backgrounds and later victimization among runaway and homeless adolescents», *Journal of Research on Adolescence*, 7, 4 : 375-392.
- WHITBECK, Les B., Dan R. HOYT et Kevin A. ACKLEY. 1999. «A risk-amplification model of victimization and depressive symptoms among runaway and homeless adolescents», *American Journal of Community Psychology*, 27, 2 : 273-296.
- WHITBECK, Les B. et Ronald L. SIMONS. 1990. «Life on the streets: The victimization of runaway and homeless adolescents», *Youth & Society*, 22, 1 : 108-1225.